

## Retour vers le Chemin, de Compostelle à Bénarès

La route, je veux dire le Chemin, est là. Le Chemin est là à nouveau, cette année encore. C'est un retour qui commença comme ça, sur commande. Et la commande vint d'Elliott et de moi aussi. Ce fut deux mots simples: 'on retourne'. Ensuite, tout s'enchaîna simplement. Et ainsi, hier revint et fut là maintenant, là ici, prêt à recommencer pour continuer vers demain et d'autres demains encore, comme ça et pour quelques jours. Ce fut à Agen très exactement que tout recommença pour Elliott, aka Coyote, et moi, repartis pour aller vers le Sud, pour aller vers – et si possible jusqu'à – Roncevaux, de l'autre côté des Pyrénées. Les chaussures



et le sac dépoussiérés 'à la vite' comme avant, comme si on avait l'habitude. Alors, la magie d'hier revint, le chemin nous reprend comme si nous ne l'avions pas quitté, comme ci la vie avait continué de couler dans une sorte de fondu-enchaîné où tout continue comme nous l'avons quitté. Les sacs – légers comme il faut – ont été refaits. Le chemin qui continue, commence maintenant.

Les vallées se suivent et s'emmêlent, tant elles glissent de l'une vers l'autre, de l'une dans l'autre. Le chemin tourne là, et tourne encore par ici. Puis, le chemin devient plat,

plat pour deux jours durant, plat au milieu des maïs hauts et droits. Des maïs qui bouchent la vue jusqu'à plus loin. Et ils nous ennuient ces maïs, à force d'être là des journées durant.

Dans la ville où nous entrons, il y a kermesse et c'est même dimanche. Et du coup, c'est trop, trop la ville, trop la kermesse et surtout, trop dimanche aussi. Un casse-dalle est vite englouti – du canard encore, du canard nourri au maïs de tout à l'heure – et le chemin repart. Et nous, nous suivons.



Cette autre ville où nous arrivons est plate et silencieuse – sérieuse même – tout comme l'autre était enguirlandée de faux paraître et pétante sans fin. Une place ménagée au centre de la ville s'étend vaste et ouverte en triangle. Une église est là aussi, mais pas au milieu. Elle est dans un coin comme ça. La différence est plaisante. A droite il y a l'hôtel et devant, des tables et des pèlerins autour. Il y a Christopher qui a conservé un look de gentleman promeneur malgré la journée, les kilomètres dans les maïs et le reste. Il a marché vite Christopher. La bière s'invite

autour des tables qui sont dehors à attendre ceux qui arrivent encore. Et la bière se déguste comme il faut, par premières gorgées successives, comme on fait avec toutes les bonnes choses qui sont à savourer avec soin. Nous nous asseyons et d'autres encore se rejoignent à nous. La tablée qui se remplit devient un groupe.

Il y a aussi lui qui fait le Chemin avec la seule jambe qui lui reste et appareillé d'une prothèse qui se recharge à l'électricité. Une erreur médicale dit-il d'une voix musclée et d'ajouter, 'il y bien longtemps'. Je n'ose pas demander. Je crains la réponse qui pourrait être plus indiscreète que la question. Il ne fait que deux kilomètres à l'heure et traîne les lourdes batteries et les chargeurs pour la jambe. Il va à son rythme portant aussi sa tente avec lui dans

la quelle il dort en bordure du chemin car les étapes étant trop longues, il doit souvent bivouaquer entre elles. Il va jusqu'à Compostelle avec la jambe qui lui reste et l'autre qu'il traîne, mais nous ne le reverrons plus justement à cause des demi-étapes. Sa fille, nous dit-il, a fait une collecte pour soutenir son projet et est parvenue à rassembler une somme substantielle. Il parle par phrases courtes, construites trapues et carrées, charpentées comme lui sur une ossature d'acier qui garde les émotions au dedans, pas au dehors. Puis tous autour d'une longue table, le menu pèlerin nous refait des fatigues de la journée et de ces maïs ennuyeux. Le vin qui coule délie les langues. La soirée ronronne et tient les cœurs au chaud.

Pendant ce voyage la pluie nous a trouvés un jour à midi, un jour qui vint vers la fin de la virée. Ce jour là, dès le matin nous avons su que cela serait bon pour nous. Le ciel s'est fait noir de gris. Et ce noir-de-ciel bien fort et bien lourd est si tellement planté vers là-même où nous allons que nous savons et sommes résignés à la pluie qui arrive. Le groupe s'est étiolé ce matin là. Peu après midi, Elliott et moi grignotons seuls sur le parvis d'une boulangerie, genre demi moderne et trois quart néon. Le hameau sans bistro n'a que des voitures à offrir à regarder aux pèlerins. Celles qui viennent du côté où nous allons sont déjà mouillées remarque Coyote. Et bientôt, il pleut comme vache qui pisse. Les vitres de la boulangerie ruissellent. Un pèlerin – Olivier – parti de la boulangerie quand nous arrivions revient maintenant. Il a passé 1h sous un abribus à 100m de là, et il en est tout déprimé ce pèlerin mouillé qui revient et abandonne pour la journée. Sur la vitrine de la boulangerie, il y a une affiche qui a déjà accroché mon regard baladeur. Elle annonce le numéro de téléphone d'un taxi : *'toutes courses, toutes destinations'*. Le moral est comme le ciel, en berne. Mais Elliott reste imperturbable. Avec une résilience tranquille au bout de la langue, il me ramène à l'ordinaire de nos jours, *'la marche'*. D'une voix trempée et déterminée, il dit simplement : *'bon, on sort les ponchos'*. La suite coule de source. Elle ne fut dite que par le ton des premiers mots et cela suffit pour que tout le message passe: *'on y va'*. Les ponchos sont dépliés et les couvres sacs ajustés. Mes yeux caressent en la quittant l'annonce du taxi qui s'en va de devant moi, oubliant ce numéro qui ne sera jamais appelé. Le chemin qui reprend descend entre des bocages verts devenus luisants sous la pluie. Le paysage est étrangement hybride depuis quelques jours, depuis que nous sommes entrés au Pays Basque. Tout est vert comme dans les vallées de alpes, mais avec des insolites surprises qui étonnent les yeux, comme ces palmiers grands et adultes planqués dans les recoins de jardin.



Nous restons ce soir à l'Escargot, un gîte annoncé par un pictogramme à coquille placardé à toutes les croisées de chemin depuis quelques heures déjà, des panneaux qui sont là pour être vus des pèlerins. En cet après-midi où le déluge nous douche tous, l'allusion à l'escargot est bien salée pour le pèlerin qui n'a de commun avec le mollusque que sa lente progression, pas l'abri sur le dos. Bien calé dans le gîte, les yeux regardent au travers des vitres ruisselantes. Les yeux vont vers en face où une église toute droite et mince monte vers un ciel qui n'en finit pas de tomber et de couler à flot sur nous et sur les alentours. Alors à travers la pluie arrive un poncho qui vient en marchant du bout de la rue. Seul et incertain dans la presque nuit, il vient comme sorti en colère de ce ciel fâché qui déverse ses tourments sur nous. Venant à nous, le poncho traverse la route en sautillant et en dansant autour des gouttes de pluie. Et devant nous, voici que c'est Anthony qui s'extrait de dessous du poncho jusque-là anonyme, tout ruisselant et couvert de cette pluie perlée qui colle et pénètre partout. Anthony pousse la porte et entre à l'Escargot. Ouaaaais, Señor s'écrie-t-on! Arrivé en éclaireur avancé, Anthony nous annonce que les autres sont en approche vers l'escargot. Bientôt Christopher et les filles entrent à leur tour. Christopher est tout droit dressé en gentleman mouillé. A table, le vin et la joie se mêlent avec bruit. Christopher devient Cristobal, qui est revenu.

A St Jean Pied-de-Port, le chemin rencontre ceux qui ont décidé en masse de commencer ici la route vers Compostelle. Les accents ondulent par delà les limites de l'hexagone pour finir dans un panaché confus, tendance *'Disney Land pour tous'*. Ils sont venus, ils sont là, arrivés de partout, à l'image du film, à la poursuite de leurs légendes et de quelques démons

aussi. Le chemin est devenu *'The Way'* que tous attaquent, going *'their way'*. A l'aube nous partons. Une boulangerie est ouverte sur la voie Napoléon le long de laquelle s'étire la vieille ville qui dort encore un petit peu. Les hôtels déversent dans la rue les premières foules égrenées en petits groupes polyglottes tous dressés de pied en cape en pèlerins au long cours. La boulangerie brille de lumières trop blanches qui tombent droites sur les étales de verre où s'alignent pains, baguettes et dérivés sucrés offerts en quantité suffisante pour rassasier ceux



qui se regroupent alors que la ville sort du sommeil. Dehors les groupes se forment encore plus que tout à l'heure alors que le jour naissant ne pénètre encore pas tout à fait dans la rue étroite de St Jean. Ces marcheurs en devenir ont pour certains des panoplies pèlerin neuves – du sac aux pompes – autour des quelles on croirait voir encore vaciller l'étiquette et son prix. On plaint les jambes et les dos.

La rue centrale de St Jean PdP – fléchée du sigle des 'GR' rouge sur blanc – enjambe une rivière folle qui

coule de gauche à droite en marchant vers le sud. L'eau dévale en vac mais sans vraie urgence en définissant une sorte d'autre rue bordée elle aussi de maisons droites et fières qui s'alignent de chaque coté de cette rivière qui nous vient du bout de la nuit. L'eau porte et chahute sa part de mystère quand elle se mêle à la vie des hommes au milieu desquels elle passe, emportant un peu de ces secrets que les hommes lui confient ou que l'eau vole au passage, des secrets qui sont vus-et-pris et emportés là bas où l'eau va seule. La rivière lente et féline et se mélange aux vies qu'elle nourrit, mais qu'elle s'approprie aussi.

A la sortie de St Jean, le chemin part dans les Pyrénées. La montée commence juste à la sortie de la ville, à flan de colline d'abord. Ce sont quelques verts boccages alignés en vagues successives où chacune est plus haute que la précédente. Le chemin tourne et revient sur lui même et bientôt nous offre une vue de la vallée et de la ville qui sont devenues l'une et l'autre déjà bien distantes, loin au travers de cette brume diaphane qui se dissout en nappes. Puis la



brume – tout à l'heure encore dense – s'en va, ne laissant plus que des trainées éparses. Elles sont étalées comme des voiles encore bleus de nuit couvrant comme des cheveux d'ange les vallons les plus creux et les plus humides. Au loin, il y a d'autres vallons ondulants que le soleil allume. Le chemin grimpe pour de vrai maintenant et nous amène bien au dessus, là où nous sommes en air clair tout à fait. Je me laisse bercer par cette tranquillité pour les yeux qui s'étend aussi loin que l'ont voit. L'instant étalé devant moi à

perte de vue me confirme que j'ai bien fait d'allonger les étapes d'hier pour être là avec Coyote à me laisser transporter par cette traversée des Pyrénées qui commence, avant que nous devions interrompre le chemin. Au lieu-dit 'l'Hérisson', des tables dressées sur une terrasse en débord du chemin attendent les pèlerins en les invitant à s'asseoir pour regarder une dernière fois la France qui elle reste là en bas.

Je regarde lentement. Voici maintenant que mes yeux quittent ma tête et entrent tous seuls dans la ville de St Jean Pied de Port. Ils suivent la rivière qui partage la ville et coule sans fin. Alors, les eaux s'élargissent en se mélangeant aux méandres tortueux de mes souvenirs. Le fleuve se met à couler beaucoup plus, et plus en vac aussi et surtout plus en masse, transportant un chaos tranquille et éternel qu'il roule avec force. La rive d'en face

disparaît très loin où elle n'est plus atteinte que par un pont de fer et d'acier fait d'arceaux qui s'arc-boutent en sauts successifs qui vont d'une pille à l'autre. Un train lourd passe sur ce pont avec un fracas lointain et paresseux. Des vapeurs bleues, mêlées de fumée sombre montent de la motrice fatiguée et cherchent à pénétrer un ciel saturé qui n'en peut plus et qui n'en veut plus non plus, tant il suinte déjà de toutes les misères de l'Inde. Dans un recoin de Bénarès, une rue en pente douce s'enfonce et disparaît dans la Gange. Enveloppée dans la nuit qui arrive, une femme descend vers la rivière et s'immerge. Sa main droite écope l'eau qui passe là en clapotant et s'asperge par petits mouvements lents et successifs qui laissent fuir entre ses doigts l'eau ramassée pour la laisser pour finir tomber sur son épaule gauche. Concentrée, perdue dans un voyage personnel, la femme est absente du monde qui l'entoure et de ces hommes silencieux qui sont là à côté d'elle, tout afférés à ramasser les pièces votives jetées par d'autres pèlerins en quête de faveurs Divines. La femme descend encore, et absorbée sur elle même ignore les pans son sari qui ont glissé et dévoilé un sein qui repose en rond sur son buste en laissant voir une auréole sombre et large, toute éclatée en rond comme un coucher de lune sur son corps ambré. Elle entre plus encore dans les eaux noires du Gange qui plaquent les soies de son sari en dessinant des harmonies lentes et douces qui se fondent dans une nuit éternelle qui maintenant nous enveloppe tous tout-à-fait.

La route d'hier-hier – celle qui avait conduit à Bénarès – avait commencé à des milliers de kilomètres avant, quand le petit moteur de la 4L peinait déjà dans la montée du Fayet et dans l'Hindou-Kouch Afghan ensuite. Mais le voyage lui ne devait m'attraper pour me garder qu'à Bénarès, et c'était ce soir là.

Quand recommence-t-on encore? Quand à nouveau? A quand '*Le Frances*' qui va jusqu'à Compostelle? Mais là, Coyote dit déjà qu'il peut aller tout seul. C'est sans doute à cause de ces rumeurs stupides et coquines colportées sur la route. Un signal qui monte vers mes oreilles me ramène brutalement au maintenant d'aujourd'hui. Le bruit s'en va, les moteurs sont réduits, l'avion descend vers Dorval. Il faut fermer l'ordinateur dit une voie féminine en uniforme. La ville est là à droite de nous, de l'autre côté du St Laurent que l'avion enlace dans un dernier virage. Ce soir, je resterai à Trois Rivières en Nouvelle France, chez Maurice rencontré dans l'Aubrac.

